

Il y a un an, l'évacuation de la " jungle " de Calais

Le 25 octobre 2016, quatre Soudanais prenaient un bus vers Le Mans. Depuis, seuls deux ont obtenu l'asile



Quand le patron lui a dit "*t'es un chef, toi*", Mohamad Abdallah, qui ne connaissait pas l'expression, a compris que son travail était apprécié. Une fierté pour ce jeune Soudanais, qui depuis septembre cueille des pommes dans le Val de Loire. Chaque jour, il vérifie d'un coup d'œil que les fruits n'ont pas d'imperfection et les ajoute rapidement au panier sans les heurter. "*Le jour où j'ai eu ce travail a été le plus beau moment de ma nouvelle vie en France*", résume-t-il du haut de ses 23 ans. Et puisqu'on parle de bonheur retrouvé, il ajoute deux moments-clés pour lui : l'envoi de sa première semaine de paye à sa mère au Darfour ; et le moment où il a appris qu'il était reconnu réfugié. Trois petites plages de bonheur depuis qu'il a pris la route en 2015.



Au Mans, au siège de Tadamoon, l'association qui aide Mohamad Abdallah, il y a désormais les réfugiés et les autres... Ceux qui peuvent enfin respirer, regarder devant et ceux qui gardent encore les doigts croisés. Mohamad et Fachir ont décroché un séjour de dix ans en France au titre de l'asile. En revanche, l'Office français de protection des réfugiés et des apatrides (Ofpra) a rejeté les demandes de Mohamad Ismaël et Yassir. Tous deux ont fait appel de cette décision et attendent la date de leur audience devant la Cour nationale du droit d'asile (CND). Les quatre copains sont darfouris et hormis les deux Mohamad qui ne se quittent plus depuis la Libye, les autres se sont rencontrés le 25 octobre 2016, lors du démantèlement de Calais.



"*J'avais compris une semaine avant le départ qu'il fallait dire adieu à notre rêve d'Angleterre, que la "jungle", c'était fini. J'étais triste et heureux à la fois. Triste parce qu'il fallait renoncer à mon projet d'Angleterre, heureux parce que la "jungle" était devenue violente, qu'on y vivait mal*", résume Mohamad Ismaël. Au premier jour de l'évacuation, tous quatre ont renoncé à partir à cause des trop longues files d'attente. Mais le 25 au matin, ils sont allés de bonne heure devant le hangar, où on les a enregistrés, leur proposant de partir au choix vers Roanne ou Le Mans... "*Comme je ne savais rien de ces deux villes, j'ai choisi celle qui était la plus proche de Paris*", se souvient l'exilé de 29 ans.

Depuis qu'il est descendu du bus dans la Sarthe, Mohamad Ismaël tue le temps. "J'ai donné mes empreintes le 15 novembre 2016, été refusé par l'Ofpra le 5 avril. Maintenant j'attends. Mais c'est tellement de temps perdu... une éternité", explique le jeune homme, les yeux presque trop tristes pour pleurer.

Mohamad Ismaël cumule trois souffrances. Il est d'abord inconsolable d'avoir perdu tout lien avec sa famille au Darfour ; anéanti ensuite par le rejet par l'Ofpra de sa demande d'asile ; et pour couronner le tout, il serait SDF si Tadamoon ne lui avait pas trouvé un hébergement solidaire et ne lui fournissait des repas. "*J'en pouvais plus de tourner en rond, alors j'ai décidé d'aller voir des amis de la "jungle" à Marseille et au retour, une semaine après, on m'a refusé au centre d'accueil et d'orientation (CAO)*", raconte-t-il. Plus de chambre, plus de versement de l'allocation demandeur d'asile (ADA), Mohamad Ismaël est officiellement à la rue. "*Je ne sors pas du tunnel*", observe-t-il, sombre, même si les bénévoles adoucissent la rudesse

administrative.

Inscription à l'université

Tadamoon, l'association de Brigitte Coulon-Marques, se bat sur tous les fronts pour aider les migrants du Mans. C'est elle qui a trouvé la cueillette des pommes et s'est battue pour qu'un bus les y emmène. Grace à des collectes, des cours de français, l'aide d'avocats, elle répond à toutes les urgences des Mohamad, Fachir et Yassir ; les aidant à franchir un à un les caps vers l'intégration. " *Brigitte comprend bien mieux notre douleur, nos angoisses, nos ras-le-bol, que l'administration française* ", observe Mohamad Abdallah.

Yassir opine. A 28 ans, lui aussi est au milieu du no man's land de l'attente. " *C'est tellement difficile de ne rien faire de la journée. Je vais aux cours de Tadamoon, mais je cherche surtout l'envie, la motivation pour avancer* ", résume le jeune homme refusé, lui aussi, par l'Ofpra et en attente de plaider son dossier devant le juge de la CNDA.

Se promener dans Le Mans ? Il lui manque l'énergie nécessaire. D'autant que Yassir est un peu honteux et n'ose confesser le coup de folie qui l'a saisi le jour où ceux qui avaient déjà obtenu le statut de réfugiés ont pu partir à la cueillette des pommes, et lui non, puisque son statut ne lui permettait pas de travailler. " *Il a acheté de l'alcool, a bu et le soir a agressé son meilleur ami, lorsqu'il est rentré de sa journée. S'en est suivie une bagarre et l'exclusion de Yassir de son CAO* ", raconte Brigitte Coulon-Marques. Depuis, Yassir ajoute à la honte de ce geste, la suppression de son ADA et l'absence d'hébergement officiel. Une triple peine qui le ronge un peu plus.

Mohamad Abdallah, lui, a réussi à ne pas déraper et même à briser le mur de cette année de solitude. " *J'avais besoin de parler, de rencontrer des gens quand j'attendais mon statut* ", résume le jeune homme qui s'est imposé d'aller fumer son tabac en centre-ville et d'engager la conversation avec les autres fumeurs. " *C'est pas facile parce que je ne parle pas bien français, mais j'ai rencontré des Français comme ça. Il y a ceux qui ne répondent pas, parce qu'ils ont leur vie, leurs occupations mais aussi ceux qui partagent un petit moment et ont écouté un petit bout de mon histoire.* "

Aujourd'hui, ni les Mohamad ni Fachir ou Yassir ne regrettent Calais et sa "jungle". " *C'était pas l'Europe, estime Yassir. C'était un camp comme au Darfour. Après avoir passé quelques jours sur les trottoirs de Paris, je suis parti pour Calais, parce qu'on m'avait dit qu'il y avait un camp. Au premier coup d'œil, je me suis cru en Afrique. C'était très déroutant* ", se souvient-il. Fachir, âgé 26 ans, lui, était à Calais avec en tête l'envie de rallier Londres ; ce qu'il a essayé de faire jusqu'au dernier jour... " *Evidemment, maintenant que j'ai des papiers ici je vais rester pour le moment. Mais tous mes voisins de la "jungle", eux, sont passés. Ils parlent déjà l'anglais alors que moi je rame en Français...* ", compare le jeune homme.

Ce qui pourrait faire pencher Fachir côté France, ce serait une inscription à l'université. Une fois qu'il maîtrisera mieux le français, il projette de continuer les études d'informatique qu'il avait entamées avant sa migration. Un rêve qui redevient possible avec l'obtention de son statut.

Brigitte observe avec bonheur la métamorphose de Fachir depuis que la CNDA lui a accordé le statut de réfugié. Aujourd'hui, elle attend que Mohamad Ismaël et Yassir obtiennent à leur tour le précieux sésame. Une façon de vraiment tourner la page et un préalable avant de commencer le travail d'intégration.

Maryline Baumard

© Le Monde

◀ article précédent

article suivant ▶

ISF, taxe d'habitation, diesel.....

Des conditions de vie " inhumaines..."